Ami du Clergé du 6 mai 1937

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le Mois de Marie. — *Les femmes de la Bible* (fin). — VII. Les Voyantes, 225. — VIII. Celles qui pleurent, 227. — IX. Les Mères, 229. — X. Les Pécheresses, 231 — XI. Les Converties, 233.
Pour la fête de la Sainte Trinité. — La révélation du Mystère, 236.
Le mot du Pasteur. — XXIX. *Trinité :* Nos devoirs envers ce Mystère, 238.
Les Saints Patrons. — *S. Honoré, Patron des boulangers :* Sa vie et les exemples qu'elle nous offre, 239.

POUR LE MOIS DE MARIE

Les Femmes de la Bible

VII

LES VOYANTES

Mes frères,

Après les Croyantes, les Fidèles, les Dévouées, les Charitables, les Libératrices, après celles qui prient, après toutes ces femmes de la Bible dont nous nous sommes entretenus jusqu'ici, c'est du groupe des Voyantes que je voudrais vous parler aujourd'hui.

Ce groupe se compose, dans l'Ancien Testament et au temps des Juges, de la prophétesse Débora ; au temps de Samuel, de sa mère, Anne la prophétesse ; au temps de Saül, de la pythonisse d'Endor; et au temps de N.-S. Jésus-Christ, d'Anne, veuve de Jérusalem.

Si j'avais abordé un tel sujet il y a quelques années, peut-être me serais-je cru obligé à certaines précautions oratoires. Peut-être aurais-je dû vous dire que Dieu ne s'interdit pas ce moyen de manifestation aux hommes ; que la prophétie est possible ; que les visions de l'avenir sont montrées quelquefois aux prédestinés de Dieu, sans acception de personnes, et sans que ce don de la prophétie soit comme une déclaration de sainteté. Peut-être aurais-je pris cette précaution. Mais aujourd'hui je crois qu'elle serait superflue. Aujourd'hui, quand nous parlons dans la chaire chrétienne de prophétesses et de voyantes, ce n'est pas de l'incrédulité que nous rencontrons d'abord, mais c'est plutôt une trop grande crédulité. Car je me suis laissé dire que beaucoup de personnes, même chrétiennes, avaient pendant un certain temps subi cette mode d'interroger les voyantes, plus ou moins extralucides. S'il en est parmi vous, je leur dis tout net que c'est une chose interdite par l'Eglise, et que des chrétiens ne doivent pas céder à cette faiblesse ridicule.

Quoi qu'il en soit, dans la société actuelle, on croit plus que jamais aux voyantes, on évoque plus que jamais les esprits. Par conséquent, le récit de la pythonisse d'Endor évoquant devant Saül l'esprit de Samuel, ne nous sera pas un scandale et pas même un étonnement.

Ceci dit, j'aborde de plain pied cette question des Voyantes de la Bible et, pour les différencier des non-voyantes de nos temps actuels, je voudrais vous dire : 1° le caractère général de leurs visions et de leurs prophéties ; et 2° en étudier le détail pour nous inspirer de ces leçons.

I. — *Le caractère de leurs visions*

Quand on cherche à analyser le caractère général des prophéties faites par les Voyantes de la Bible, on remarque bien vite que ces prophéties se résument toutes en une affirmation générale.

Les Voyantes de la Bible, quand elles dévoilent l'avenir devant ceux qui les consultent, quand elles essaient de percer le mystère des jours qui ne sont pas encore, les Voyantes de la Bible proclament, dans ces jours à venir, l'action toute-puissante de Dieu. Les jours à venir et les événements qui les marquent, les Voyantes de la Bible nous répètent à l'envi que c'est Dieu qui les mènera et qui les produira, par la libre détermination de sa toute-puissance et de sa sagesse. Et, soit qu'elles prédisent des victoires, soit qu'elles annoncent des châtiments, soit qu'elles fassent goûter par avance les bénédictions qui seront répandues, un mot revient toujours sur leurs lèvres : « Et c'est le Seigneur qui agira ainsi ! »

Réfléchissez-y une seconde et dites-moi, m. f., si ce n'est pas là, dans une vision prophétique, la première idée à retenir : l'affirmation de la toute-puissante action divine amenant l'avenir, action divine que nous sommes exposés trop souvent à perdre de vue. Puisqu'il est bien vrai, — nous le savons par la foi, — que Dieu conduit tout, gouverne tout, que rien n'arrive, comme le dit notre catéchisme, sans son ordre ou sa permission, n'est-il pas moins vrai que nous l'oublions perpétuellement, parce que la main de Dieu se cache derrière le voile léger des circonstances extérieures, parce que, n'entendant pas distinctement sa voix, il nous arrive de n'y plus croire ?

Je ne parle pas de ceux qui nient d'une façon explicite et directe cette action toute-puissante de Dieu ; ceux-là n'ont même pas la foi, comment auraient-ils la vision ? Mais je parle de nous, chrétiens. Combien de fois vous êtes-vous surpris à arranger l'avenir par une combinaison savante de toutes les causes qui le préparent et, le moment venu, le produiront, sans faire entrer dans ces causes celle qui les domine toutes et qui s'appelle la toute-puissance providentielle de Dieu ? Combien de fois vous êtes-vous surpris à ne pas la faire entrer dans vos calculs, et à tout juger, et à tout préparer, et à tout prévoir, comme si elle n'existait pas ?

Peut-être, par un dernier scrupule de foi, avez-vous cependant ajouté cette formule : « Si Dieu le permet, si Dieu le veut bien, si Dieu me bénit ! » Mais à l'intonation seule de cette formule on pouvait voir qu'elle ne jaillissait pas de votre cœur et que c'était une formule de convention.

Nous parlons de façon humaine et, soit qu'il s'agisse de l'avenir, soit qu'il s'agisse du présent, nous oublions à peu près toujours de faire intervenir l'action de Dieu. Et ç'a été comme une révélation dans l'histoire, quand notre grand Bossuet s'est inspiré de cette idée pourtant très simple, et a décrit tous les jours du monde à cette lumière, que les Voyantes

de la Bible, peut-être, lui avaient donnée. Tous les jours du monde ont été dirigés et conduits par la Providence universelle de Dieu : ce fut l'originalité géniale de Bossuet, de bâtir son *Histoire Universelle* sur ce principe. Originalité géniale qui, je n'ai pas besoin de l'ajouter, n'a évidemment pas été suivie. Nos historiens contemporains, même chrétiens, quand ils racontent le passé et quand ils essaient de percer un peu les ténèbres de l'avenir, oublient très fréquemment, pour ne pas dire toujours, de parler de Dieu.

Les Voyantes de la Bible étaient donc sages, et elles étaient utiles pour nous, quand, dans leurs visions, le premier objet qu'elles affirmaient était celui-ci : l'action souveraine du divin Maître conduit tout ! Et puis, après l'avoir proclamée de la sorte, les Voyantes de la Bible acclamaient, bénissaient l'action souveraine de Dieu.

Reportez-vous aux passages que je vous ai cités tout à l'heure, à celui de Débora dans le livre des Juges, à celui d'Anne la prophétesse, à celui de la pythonisse d'Endor, et vous entendrez les Voyantes chanter. L'action de Dieu, après l'avoir dite, elles la louent ; leur âme s'élève au lyrisme le plus grandiose et, dans les pages de la Bible, si solennelles pourtant et si profondes, ces cantiques des prophétesses jaillissent comme des productions de génie.

M. f., en louant l'action de Dieu, les prophétesses nous donnaient encore un enseignement. Car, dites-moi, j'ai eu tort peut-être d'affirmer tout à l'heure que nous ne croyons pas effectivement à l'action de Dieu et que nous ne nous y référons jamais. Il faut que j'indique maintenant la contradiction dans laquelle nous tombons.

Quand tout va bien, quand tout réussit à notre gré, quand nos petits projets aboutissent, quand nos petits plans, bien habilement concertés, se réalisent de point en point, quand toutes nos prévisions deviennent de l'histoire, alors nous oublions Dieu. C'est nous qui avons tout fait : « J'avais si bien préparé cela ; je n'avais rien laissé à l'imprévu ; je m'étais donné tant de peine ; mais comme c'était savant, la tactique que j'allais faire ! J'ai eu la victoire, vraiment, je ne m'en glorifie pas, elle était gagnée d'avance ! »

Oui, quand tout va bien, Dieu n'est pas là. Mais quand rien ne réussit, quand il se trouve que nos projets avortent successivement, quand les combinaisons les mieux établies s'écroulent sans que nous y puissions rien, alors, dans notre souvenir, Dieu réapparaît. Nous qui ne le connaissions pas pour le remercier et le louer, nous nous mettons à réapprendre son nom pour nous fâcher contre lui et pour lui faire des reproches ! Dieu, nous ne savons pas quand il nous bénit ; mais c'est toujours lui que nous accusons quand nous sommes contrecarrés ! Est-ce vrai, m. f. ?

Les Voyantes de la Bible nous apprendront peut-être, si nous voulons nous mettre à leur école, à louer Dieu toujours : à le louer quand il bénit, à le louer encore quand il éprouve ; à nous pencher sous sa main quand elle caresse, pour que le contact de ses bénédictions soit plus doux ; à tomber à genoux sous ses verges quand elles frappent, pour qu'au moins notre humilité se rappelle que ces châtiments sont mérités.

Telle est la première leçon des Voyantes de la Sainte Ecriture. Maintenant nous allons relire leurs prophéties et entrer dans le détail de leurs visions.

II. — *Leurs affirmations prophétiques*

Le détail des visions des Voyantes de la Bible, vous pensez bien, m. f., que je ne veux pas l'exposer devant vous complètement ! Il faudrait vous raconter toute l'histoire de Débora, de Sisara, toute celle de Samuel, celle de Saül, et ce serait bien long. Mais je veux au moins, dans chaque prophétie, marquer l'affirmation spéciale de la Voyante inspirée.

1. La première de toutes, pas dans l'ordre des temps, mais de l'importance, c'est Anne la prophétesse, mère de Samuel. Remarquez le cantique qu'elle chante quand Dieu lui a donné un fils ; on pourrait l'appeler, je pense, le cantique de la Providence de Dieu sur ses élus. Providence de Dieu sur ses élus qu'il choisit en toutes conditions, qu'il prend, l'Ecriture dit : sur la boue, disons : qu'il prend sur le pavé, dans les conditions les plus pauvres, et qu'il élève pour en faire des rois. Providence paternelle de Dieu sur ses élus, qu'il fait passer par toutes les alternatives des revers et de la fortune, mais que, à l'heure des revers, il soutient, comme à l'heure des combats il les défend contre leurs ennemis. Providence paternelle de Dieu qui garde le chemin du juste et fait qu'il prospère jusqu'à la vie qui ne doit pas finir.

Oh ! m. f., cette Providence paternelle de Dieu, nous y croyons en théorie. Ne serait-ce pas, encore une fois, le moment de vous poser cette interrogation : « Y croyons-nous en pratique ? Y croyons-nous pour l'adorer dans ses mystères ? Y croyons-nous pour la suivre dans sa loi ? » La Providence paternelle de Dieu, oui, nous la connaissons dans la fortune ; savons-nous la voir encore à travers l'au-delà ? Ne nous semble-t-il pas très souvent que, si Dieu nous éprouve, c'est qu'il nous a abandonnés ? N'est-ce pas la plainte qu'on trouve sur nos lèvres et à laquelle vraiment on se fatigue parfois de répondre, tant cette plainte est opposée à tout ce que la Bible annonce et à tout ce que l'Evangile a révélé ?

Relisez le cantique d'Anne la prophétesse, louant Dieu de lui avoir donné son fils Samuel, et proclamant l'amour de sa Providence, aussi bien quand elle élève que quand elle châtie, aussi bien quand elle panse les blessures que quand elle les permet.

2. Et puis, après cette affirmation générale, une autre vérité spéciale : l'accomplissement de la justice de Dieu sur les pécheurs. Celle-là, c'est la pythonisse d'Endor qui la donne.

Saül voulait évoquer l'ombre de Samuel ; la pythonisse ne s'y refusa point, et le prophète parla, et ce fut pour dire à Saül : « Ce que je t'ai annoncé autrefois se réalisera de point en point ; les avertissements que je t'ai donnés pendant ma vie et auxquels tu n'as pas voulu croire, ils trouveront, à brève échéance, leur accomplissement. Le jour approche où tu seras avec moi dans le séjour des morts, habitant avec les ombres et disparu de cette terre ! » Leçon sévère et grave, mais utile à retenir.

Nous aurons eu, nous aussi, m. f., des prophètes pour nous dire, comme à Saül, les châtiments de Dieu si nous persévérions dans nos péchés. Croyez-en la pythonisse d'Endor ; ces avertissements sans nombre, profitez-en. Et dans votre âme, essayez de combattre, comme aurait dû le faire Saül, les passions qui s'appellent orgueil, envie, jalousie, colère, culte des idoles, profanation des dons de Dieu.

Croyez-en les Voyantes, car c'est une de leurs

affirmations : si la Providence de Dieu est paternelle pour ses élus, sa justice s'accomplit sur les pécheurs impénitents.

3. Et enfin, troisième vérité spéciale affirmée par les Voyantes bibliques : la victoire de Dieu sur ses ennemis !

A cette affirmation biblique, croyez encore, m. f. N'y croyez pas peut-être dans le sens juif du mot, je veux dire : n'y croyez pas nécessairement au point de vue de la réalisation immédiate et visible ; je ne vous prêche pas l'Eglise triomphante en ce monde ; mais, avec les Voyantes bibliques, je vous prêche pourtant le triomphe définitif et certain de Dieu sur ses ennemis, de l'Evangile sur ses négateurs, de Jésus-Christ sur ceux qui le combattent et veulent proscrire son nom.

Comment s'obtiendra cette victoire définitive ? Je n'en sais rien. « Il n'a fallu, disait Débora, que la main d'une femme pour arrêter Sisara. » Je ne sais pas à quelle main inconnue Dieu aura recours pour arrêter l'élan de ses ennemis ; je ne sais même point s'il ne les laissera pas progresser jusqu'au dernier jour. Mais ce que je sais d'une façon certaine et que je vous demande de retenir, c'est que, au dernier jour du moins, Dieu arrêtera la fureur de ses ennemis ; ce que je sais, c'est qu'il restera le grand et immortel victorieux et qu'en le servant, nous servons la victoire ; c'est que l'avenir nous appartient. Ce que je sais, c'est qu'étant avec Dieu, nous sommes avec la force, avec la sagesse, avec la vie éternelle, avec le bonheur, avec le succès. Et ce que je vous demande, c'est de vous le rappeler de temps en temps.

* *

M. f., vous ne me reprocherez point de vous cacher les côtés sombres de la vie chrétienne. En ce mois de Marie, j'ai déjà eu l'occasion de vous dire plusieurs fois que vous seriez éprouvés, que vous ne seriez pas plus heureux que les autres, en ce monde! Peut-être est-ce une raison de plus pour qu'aujourd'hui je chante moi aussi le cantique de Débora et laisse dans votre cœur l'espérance immortelle d'une victoire qui ne doit pas finir et qui est certaine, puisqu'elle est gagnée déjà, puisque c'est la victoire de notre Maître Jésus-Christ. Et ainsi la leçon que vous donnent les Voyantes de la Bible vous sera en même temps édification et douceur : édification, en vous rappelant l'action de Dieu qu'il faut louer toujours ; douceur, par la certitude que cette action de Dieu s'achèvera au dernier jour dans la victoire définitive de ses élus. Ainsi soit-il.

VIII

CELLES QUI PLEURENT

Mes frères,

Parmi les femmes de la Bible, je voudrais vous entretenir aujourd'hui de celles qui pleurent. Celles-ci sont en nombre infini, comme je vous le disais déjà pour celles qui prient ; et, en vérité, nous ne devons pas nous en étonner, car la Bible ne serait pas un livre humain, si toutes les pages n'en étaient mouillées de larmes ; la Bible ne nous ferait pas l'histoire vraie des choses, si elle ne nous les montrait pas remplies de larmes, puisque le poète disait que les choses même en ont et qu'elles en versent perpétuellement : *Sunt lacrymæ rerum !...*

J'ai donc dû faire un choix parmi ces femmes qui pleurent, et en discerner seulement quelques-unes qui m'ont paru résumer, d'une façon plus parfaite, nos principales douleurs à nous, et pouvoir par conséquent, de façon plus efficace, nous servir de modèle et même, comme vous le verrez, d'encouragement.

Dans la Bible, les femmes qui pleurent, ce sont Agar, épouse et esclave d'Abraham, et la mère de Tobie ; dans l'Evangile, ce sont la veuve de Naïm, les sœurs de Lazare : Marthe et Marie, et peut-être, — bien que l'Ecriture ne le prononce pas explicitement, mais parce que nous le chantons dans le *Stabat*, — et peut-être la Vierge Marie elle-même au pied de la Croix.

Brièvement, analysons ces différentes larmes, afin d'y reconnaître les nôtres et d'en recueillir les leçons.

I. — *Les larmes de la douleur physique*

La première scène de larmes, dans la Bible, c'est la scène d'Agar dans le désert. Permettez-moi de vous la rappeler en deux mots. Entre Isaac, le fils de la promesse et de Sara, et Ismaël, le fils d'Agar et de l'esclave, les discussions n'avaient pas tardé à s'élever. Alors, sur la demande de Sara, Abraham pria son épouse Agar de s'éloigner avec son fils ; il lui donna une provision d'eau et de pain et ouvrit devant elle, pour l'exil qui commençait, la grande perspective du désert. Or, au bout de quelques jours, dit la Bible, les provisions s'épuisaient : il n'y avait plus d'eau dans les outres et, sur l'âne qui emportait le pauvre ménage, la provision de pain était épuisée. Alors, se sentant incapable de voir mourir son fils, Agar le laissa au pied d'un arbre et s'éloignant de la distance d'un jet de flèche, elle poussa de grands cris et se mit à pleurer devant l'Eternel.

La scène est patriarcale, et elle me semble représenter, de façon très vivante, notre première douleur à nous, je veux dire tout au moins la première douleur de l'humanité, et la cause la plus universelle qui fait répandre tant de larmes en ce bas monde.

En ce monde, m. f., quand vous voyez des yeux qui pleurent, demandez-vous s'ils ne pleurent pas de détresse. Quand vous voyez des paupières rougies, demandez-vous si elles ne sont pas brûlées amèrement, parce qu'elles cherchaient du pain. La faim dans l'abandon et la solitude du monde, encore aujourd'hui c'est la grande et universelle épreuve. Ah ! je sais bien qu'on nous avait dit tout le contraire. Je sais bien qu'il y a cinquante ou soixante ans, c'était un axiome admis qu'il n'y aurait plus jamais de famine en ce monde, que personne ne mourrait plus de faim, qu'avec nos paquebots et nos chemins de fer, avec nos conquêtes coloniales et avec cette facilité extrême de transporter, d'un bout du monde à l'autre, toutes les richesses et toutes les productions de la terre, le plus petit enfant n'aurait qu'à se baisser pour trouver du pain ; et l'on donnait un pleur d'attendrissement un peu dédaigneux sur ces siècles de l'histoire, même de France, toujours guettés par la famine et, avec un point d'exclamation, on écrivait : « Heureusement, ces temps sont finis ! »

Oh ! dérision !... Les temps des famines sont finis et personne ne meurt plus de faim ? Allez donc aux Indes, en Chine, en Russie, dans ces pays immenses que des naïfs ne cessent de nous proposer en exemples et de nous donner comme modèles. Il n'y a pas si longtemps, on s'y desséchait de faim,

et vous avez vu comme moi, dans nos grands illustrés, la photographie de ces squelettes vivants... Mais non, m. f., n'allez pas aux Indes, en Chine, en Russie, voir si l'on meurt encore de faim ; restez en France, vous ferez l'économie d'un voyage, et cette économie vous pourrez la consacrer, même en France, à ceux qui n'ont pas de quoi manger, à ceux qui n'ont pas de travail, à ceux qui meurent de faim, et non seulement au bas de l'échelle sociale, mais jusque dans les classes moyennes ! Car, hélas ! ne croyez pas que je veuille dire seulement : des affamés, il y en a en France dans les quartiers excentriques de nos grandes villes ; il y en a dans les faubourgs, dans ces rues qui suintent la misère. Il y a des gens qui ne mangent pas à leur appétit dans les quartiers les plus riches...

Et les larmes, dans leur détresse et dans leur agonie, leur viennent aux yeux. Comme Agar, il leur arrive, à tous ces affamés, de lever la tête, de pousser vers le ciel, à certains moments, de grands cris qui se perdent dans des sanglots. C'est affreux, n'est-ce pas ? de songer que, tout près de nous, il y a des gens qui ont faim. C'est si affreux que je connais des riches qui en souffrent, qui ne peuvent pas se consoler d'être riches quand ils songent aux infortunes et aux famines qui les avoisinent peut-être sans qu'ils les connaissent. C'est si affreux que j'en connais qui rentrent de leurs visites aux pauvres plus humbles et plus navrés que les pauvres, parce qu'ils entendent leurs richesses sonner autour d'eux comme un remords et comme une malédiction.

Entrons dans ces pensées, m. f. Je vous le disais l'autre jour en vous entretenant de la charité : ce n'est pas une exhortation que je vous adresse, c'est plutôt un encouragement et un compliment ; je sais bien ou je devine ce que vous faites. Faites-le toujours ; cherchez les affamés et les pauvres ; essayez de consoler la première douleur qui soit en ce monde et qui s'appelle la douleur de la faim.

II. — *Les larmes de la douleur morale*

Les larmes d'Agar symbolisent donc les larmes les plus communes et les plus universelles qui soient : celles que la faim, que la nécessité arrache à un si grand nombre d'êtres humains.

Mais après la douleur physique, il y a, m. f., une autre douleur qui s'appelle la douleur morale.

Cette douleur c'est en premier lieu, me semble-t-il, l'angoisse ; elle est figurée par la mère de Tobie. Avez-vous lu cette page touchante ? Avez-vous vu ces vieux parents, le père de Tobie et sa femme, devisant à leur foyer sur leur fils absent? Ils avaient à peu près calculé la durée du voyage, ils s'étaient dit : « Pour aller chez l'oncle Raguel, notre enfant mettra tant de semaines, tant de mois. Voici que ces semaines et ces mois s'écoulent, notre enfant va revenir. » Et puis, une semaine, un mois s'était passé encore. Alors, las de se rassurer avec les péripéties possibles du voyage et les retards que l'on pouvait prévoir, un jour les vieux parents se dirent : « Puisque notre enfant n'est pas revenu,... s'il était mort ? » A partir de cette interrogation, à partir de cette crainte formulée, il n'y eut plus de repos au foyer du vieux Tobie. Chaque jour, dit la Bible, la mère s'en allait ; elle montait jusqu'au sommet d'une colline et essayait de regarder très loin, et s'efforçait de percer l'horizon ; et chaque soir, rentrée le cœur vide, ses yeux versaient des larmes sans remède ; et les vieux parents se reprochaient à eux-mêmes d'avoir, pour un peu d'argent, perdu leur seul trésor, leur fils.

Oh ! la mère de Tobie en haut de la colline, surveillant le retour de son enfant ! Oh ! la mère de Tobie revenue au foyer, et, avec son époux, versant les larmes sans remède de l'angoisse désespérée ! M. f., n'est-il pas vrai que c'est bien là la peinture de ce que nous souffrons ? Nous aussi, combien de fois regardons-nous vers l'avenir et cherchons-nous des disparus ! Nous aussi, combien de fois nous arrive-t-il de monter en haut de nos pensées, de nos souvenirs, de nos affections, de nos espérances et de dire : « Est-ce que, aujourd'hui, ce sera la réalisation? » Combien d'enfants perdus! Combien d'angoisses qui ne peuvent pas absolument se résoudre! Combien de points d'interrogation anxieux ! Comme notre vie morale se passe à attendre et à espérer, même contre toute espérance, heureux quand nous ne versons que les larmes de la mère de Tobie, quand nous ne versons pas les larmes de la fille de Jephté !

Elle, sa douleur morale, ce ne fut pas l'angoisse, ce fut l'impuissance en face du désastre certain ; ce fut, pendant deux mois, sur les montagnes de Galaad, les lamentations où elle pleurait sa jeunesse stérile, que le vœu imprudent de son père fauchait dans sa fleur.

Nous aussi, quand je disais tout à l'heure que nous souffrons d'angoisse et d'inquiétude, évidemment je disais trop peu. Nous souffrons fréquemment aussi d'impuissance devant le malheur qui s'abattra certainement, que nous voyons venir d'une marche sûre sans que rien puisse l'arrêter, qui peut nous donner encore deux ou trois mois, ou deux ou trois ans de répit, mais qui certainement arrivera jusqu'à nous et nous écrasera. Et ce sont des larmes sans remède, celles-là, car dans l'angoisse il reste encore une lueur d'espérance, mais dans l'impuissance, devant le désastre certain, il ne reste plus rien qu'à se lamenter jour et nuit, comme la fille de Jephté sur les montagnes de Galaad.

Et pourtant, je n'ai pas dit encore toutes les larmes de la Bible. Je n'ai pas dit toutes nos douleurs : douleur physique, douleur morale ; il en reste une dernière dont il est question fréquemment dans la Bible, et cette douleur, c'est la mort.

III. — *Les larmes de la mort*

Marthe et Madeleine, la veuve de Naïm, Marie au pied de la Croix, ont pleuré sur des morts. Voilà, m. f., la grande et universelle douleur, celle que nous connaissons tous, celle qui nous a mis, à tous, des larmes dans les yeux. La mort, c'est l'exécution de la sentence portée par Dieu, c'est la rançon du péché, c'est la menace du premier jour réalisée jusqu'au dernier ; c'est ce qui rappelle l'homme à sa faute, à son néant, heureux quand il la dépasse pour aller jusqu'aux espérances éternelles. Les morts que nous pleurons, je ne les énumérerai pas : ce serait trop cruel ! Mort du père ou de la mère ou mort des enfants, mort de l'époux ou de l'épouse, mort des frères ou des sœurs, elles sont toutes dans la Bible, toutes également douloureuses, toutes réalisant la parole du *Dies iræ* : « Jour d'amertume et de douleur. »

Pourtant, m. f., quand nous passons ainsi en revue les larmes de la Bible, il y a une chose que

nous pouvons remarquer : c'est que toutes ces larmes ont été consolées. Agar, après avoir pleuré sur l'avenir de son enfant, a vu l'Ange du Seigneur lui montrer un peu d'eau et un peu de pain. La mère de Tobie, après avoir longtemps attendu son fils, un beau soir l'a vu revenir, tenant à son bras une jeune épouse. Marthe et Marie, après avoir pleuré sur Lazare, ont vu Jésus pleurer à son tour et ressusciter son ami. Et Marie au pied de la Croix, si elle a souffert tous les martyres, a eu aussi, le jour de la Résurrection, tous les triomphes et toutes les joies.

M. f., il y a là un enseignement que je vous demande de retenir. Certes, mon instruction a été triste; je veux qu'elle se termine par une parole d'espoir.

Il n'y a pas, dans la Bible, de larmes qui ne soient consolées ; il n'y en aura pas pour nous non plus. Nous sommes les disciples du Maître qui disait : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. »

Le Maître l'a dit, croyons-en sa parole avec une ferme espérance. L'heure de la consolation est incertaine ; je ne puis vous dire si elle viendra en ce monde, si vos angoisses se dissiperont, si les désastres, en apparence inévitables, se mueront en triomphes et en joies. Je ne puis vous promettre qu'en ce monde vos disparus ressusciteront. Mais la parole des Béatitudes est infaillible qui dit : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. »

L'heure est incertaine, mais la réalisation est assurée. Si nous pleurons, du moins ne pleurons point comme ceux qui n'ont pas d'espérance ; que nos larmes se sèchent aux rayons des surnaturelles consolations et des divins espoirs, qui nous montrent Dieu lui-même les essuyant aux yeux de ses élus. Ainsi soit-il.

IX

LES MÈRES

Mes frères,

Parmi les femmes de la Bible, il y a un titre que vous vous étonneriez de ne pas m'entendre proposer à votre admiration : c'est celui des Mères !

Les mères, dans la Bible, je les ai nommées déjà plusieurs fois, mais c'était pour leur demander des leçons plus particulières. Aujourd'hui, je voudrais les interroger encore, pour qu'elles vous apprennent vraiment les devoirs de la maternité chrétienne.

Les mères, dans la Bible, se symbolisent dans la plus grande, la plus héroïque de toutes, à l'exception, bien entendu, de la T. S. Vierge ; elles se symbolisent dans la figure héroïque de la mère des Machabées. C'est donc cette mère que nous allons interroger, sans nous priver, cela va de soi, de demander à d'autres un supplément d'informations surnaturelles.

I. — *Voir dans l'enfant le don de Dieu*

Quand on lit le Livre des Machabées, un premier devoir maternel apparaît formulé explicitement par cette âme héroïque. Les mères, quand elles veulent être vraiment chrétiennes, doivent saluer dans leur enfant un don de Dieu. C'est ce que la mère des Machabées disait. « Oh ! mes enfants, je suis stupéfaite encore du mystère de la vie que je vous ai donnée ! J'ai eu beau vous voir grandir, je n'ai pas pu m'habituer à comprendre votre naissance, car je sais bien que je ne vous ai point donné la vie, moi qui la possède si peu et qui un jour dois la perdre, et je sais bien que je ne vous ai pas donné votre âme, moi qui ai une âme si médiocre, à vous qui, aujourd'hui, devant les persécutions et devant la mort, devez montrer la vôtre si généreuse et si fidèle ! Oh ! mes enfants, devant le mystère de votre naissance, j'ai répété, depuis que vous êtes au monde, la parole des âmes profondes : « C'est le Bon Dieu, notre père qui est au ciel, qui, plus que moi encore, vous a donné la vie. »

Mesdames, le monde a eu beau vieillir, notre orgueil a eu beau se révolter ; quand le cœur des mères réfléchit, il en est à répéter les paroles de la mère des Machabées : « Mon Dieu, c'est vous qui êtes véritablement le père des générations humaines, c'est vous, le Vivant éternel, qui répandez la vie. »

Alors, si cette première conclusion descend profondément dans un cœur, vous voyez quelle conclusion en doit tirer une mère chrétienne : une conclusion de reconnaissance infiniment respectueuse vis-à-vis de Dieu ; un acte d'anéantissement personnel, où elle remercie le Père céleste d'avoir bien voulu la choisir pour coopérer à son œuvre de fécondité ; un sentiment de fierté joyeuse pour avoir été associée au Bon Dieu, et, dans les enfants que le ciel lui donne, la mère chrétienne, chaque jour, salue avec reconnaissance, des trésors vivants, venus du Paradis.

Voilà ce que pense toute mère chrétienne. Ah ! Mesdames, n'y aurait-il pas lieu de poser ici des interrogations bien douloureuses ? Cette grande œuvre surnaturelle de la maternité, est-ce qu'il n'arrive pas très fréquemment aujourd'hui qu'on la profane et qu'on l'oublie ? Est-ce que ce sentiment de reconnaissance adoratrice en face des dons de Dieu, est bien toujours celui qui règne au cœur des mères ?

Permettez-moi de poser cette grave interrogation. Je ne dissimule point qu'elle déborde un peu le cadre familier de nos instructions de ce mois de Marie ; mais pourtant, il ne peut être absolument entendu qu'un mois de Marie est un mois de prédications inutiles ; il n'est point défendu, je pense, d'y prononcer des paroles sérieuses. Eh bien ! laissez-moi le dire : beaucoup de mères, à notre époque, ne savent pas même comprendre ce premier devoir ! Elles ne saluent pas dans leur enfant un don de Dieu. Au lieu d'éprouver, à la pensée de sa venue ou devant son berceau, une reconnaissance adoratrice et respectueuse, elles éprouvent de la peur ou de l'ennui !

C'est triste, Mesdames ! Pourtant, j'en ai entendu, des jeunes mères, qui, au lieu de tressaillir de joie, tout franchement disaient leur contrariété. Et c'étaient des chrétiennes ! Et de leurs lèvres, à la place du texte du Livre des Machabées, c'étaient des paroles médiocres et bien attristantes que j'entendais tomber.

En face de ces paroles médiocres et attristantes la tentation vient de répéter le mot du Christ à la Samaritaine : « Vous ne savez donc même pas reconnaître le don de Dieu ! » Il semble que vous soyez indignes de l'avoir reçu, et, tandis que vous devriez vous élever à une grandeur presque surhumaine, puisqu'elle est surnaturelle, voici que, par lâcheté (car il faut prononcer le mot), vous vous laissez aller au chagrin, à des lamentations sans motif et, plus encore, sans grandeur.

Premier devoir des mères chrétiennes à graver dans vos consciences, Mesdames, pour parler tou-

jours divinement des choses qui sont divines, pour ne pas céder aux préjugés et aux maximes scandaleuses du monde, pour ne pas blasphémer les richesses du ciel.

II. — *Elever l'enfant pour Dieu*

Deuxième devoir des mères chrétiennes : après avoir salué dans leur enfant un don de Dieu, élever leur enfant pour Dieu. Les deux choses se tiennent, Mesdames. Si vous êtes bien convaincues que la naissance d'un fils est une bénédiction, vous ne le serez pas moins que l'éducation d'un fils est un devoir ou, pour mieux dire, une dette. Si vous êtes bien convaincues que vos enfants sont à Dieu avant d'être à vous, alors il vous paraîtra plus simple de les élever pour Dieu d'abord, avant de les élever pour eux-mêmes, ou surtout pour vous.

1. Elever des enfants pour Dieu, qu'est-ce donc ? C'est faire comme la mère des Machabées.

a) C'est élever d'abord leur intelligence pour Dieu. La mère des Machabées disait : « Mon fils, je t'en prie, regarde le ciel et la terre, regarde toutes les merveilles qui sont sous tes yeux, et dis-moi qui les a faites. »

Puis, comme l'enfant hésitait, la mère reprenait : « Et comprends, ô mon fils, que toutes ces merveilles, c'est le Créateur tout-puissant qui les a tirées du néant et qui les a formées pour toi ! »

La voyez-vous, la première leçon de la mère élevant son enfant pour le Bon Dieu, formant ainsi son intelligence aux convictions religieuses et à la foi ?

Est-il touchant, et peut-il être facilement réalisé, ce tableau de la mère ayant son petit enfant sur les genoux et lui montrant le ciel ! J'espère que beaucoup parmi vous ont agi ainsi ; j'espère que vous avez appris à vos petits enfants à épeler tout doucement le nom du Bon Dieu, en même temps qu'ils nommaient toutes les merveilles de cette terre ; j'espère que vous aussi, avec la mère des Machabées, vous lui avez montré le ciel plein d'étoiles, mais surtout le ciel plein d'espérance et plein de Dieu ; le ciel, j'espère bien que vous l'avez appelé, pour vos petits enfants, le Paradis ; et la terre, j'espère moins, mais j'espère tout de même, que pour vos petits enfants vous l'avez appelée quelquefois la vallée des larmes et le pays de l'exil. Alors, vous avez vraiment élevé l'intelligence de ces petits pour Dieu, et c'est Lui que vous leur avez fait connaître d'abord.

b) Mais il ne faut pas seulement élever pour Dieu l'intelligence de vos enfants ; il faut, pour Dieu, élever le cœur de vos enfants. Il faut, dès leurs plus tendres années, leur apprendre à être bons, parce que le Père céleste le demande ; à être doux, purs, humbles, laborieux, parce que le Bon Dieu en fait un devoir Il faut, dès les premières années, leur lire les pages de l'Evangile où le Christ Jésus groupait autour de lui leurs petits frères inconnus et disait à ses apôtres : « Si vous ne devenez semblables à ces petits enfants, vous n'aurez point de part au royaume du ciel ! »

c) Il faut enfin élever pour Dieu la volonté de vos enfants, en leur apprenant, dès le bas âge, qu'ils auront à lutter, à travailler pour Dieu, peut-être à souffrir pour Dieu.

Encore une fois, si vous êtes bien convaincues qu'un berceau est un don du ciel, vous ne le serez pas moins qu'un enfant est une dette contractée vis-à-vis de Dieu, et qu'un jour il vous en demandera compte.

2. Si j'ai déjà pu tout à l'heure poser une interrogation douloureuse, si j'ai pu demander en combien de cœurs maternels la reconnaissance envers Dieu empêche tout sentiment de contrariété, de peur et d'ennui, à plus forte raison je puis bien demander maintenant combien il y a de mères chrétiennes qui en vérité élèvent leurs enfants pour le Bon Dieu ?

a) Les enfants, Mesdames, neuf fois sur dix, vous les élevez pour eux-mêmes ; neuf fois sur dix, la leçon que vous leur donnez, je ne dis pas d'une façon explicite, mais par tout un concours de circonstances extérieures, c'est qu'ils appartiennent à eux-mêmes, c'est qu'ils n'ont de compte à rendre à personne, surtout pas de compte à rendre à Dieu ; c'est qu'ils n'ont, en ce monde, qu'une chose vraiment sérieuse à faire : apprendre à y réussir et à y être heureux ! Voilà la principale vérité que vous développez devant eux !

Prenez par le détail. Comment élevez-vous leur intelligence ? Vous leur dites de travailler pour réussir, pour être les premiers, pour arriver aux situations enviées, pour tenir un rôle important. Quant à vous inquiéter d'élever leur intelligence pour arriver à une foi lumineuse et convaincue, quant à leur dire que la dernière démarche de leur esprit doit être une adhésion plus complète à toutes les convictions de la foi, quand y songez-vous sérieusement, même vous, parents chrétiens ? Dans l'éducation de vos fils, avez-vous donné une place de choix à leur éducation religieuse ? Est-ce là que vous avez voulu surtout les voir briller ? Avez-vous exigé qu'ils soient, avant toute autre matière, premiers en catéchisme ? Non, vous ne l'avez pas exigé, j'en suis sûr pour le plus grand nombre. Pourvu que votre fils fût premier en version latine, en composition française, s'il n'était pas tout à fait à la queue en instruction religieuse, vous vous déclariez satisfaites, tant vous étiez peu pénétrées de cette vérité cependant primordiale : il faut élever l'enfant pour Dieu et former son intelligence d'abord à la foi !

Et de même pour le cœur. Vous demandez à vos enfants d'être parfaits ; mais, dites-moi, quelle raison leur donnez-vous pour qu'ils soient parfaits ? Pour que vos jeunes gens soient sérieux, pour que vos jeunes filles soient obéissantes et discrètes, que leur dites-vous ? Vous leur dites que c'est un moyen d'arriver à un avenir brillant, que c'est le seul sentier qui mène au vrai bonheur. Combien de fois vous arrive-t-il de leur dire : « Il faut purifier, sanctifier ce cœur que Dieu vous a donné, qui lui appartient et qui doit conséquemment lui revenir à tout instant ! »

b) Faut-il que j'aille plus loin ? Quelquefois, vous les élevez pour vous ! Simplement pour en jouir, pour qu'ils soient dans votre vie un luxe ! Je ne dis pas que ce soit très fréquent ; je ne dis pas surtout que Dieu permette la réussite de ces calculs médiocres ; mais je dis que les exemples ne sont pas absolument rares, de pères et de mères qui ne voient dans leurs enfants qu'un ornement à leurs journées, et parfois sacrifient à cet ornement de leurs journées, parce qu'ils le veulent conserver, l'avenir de leurs enfants ! Ce n'est pas très fréquent, mais ne croyez pas que ce soit très rare ; surtout, ne croyez pas que ce soit inouï.

III. — *Se dévouer à l'éducation de l'enfant*

Après avoir salué dans leurs enfants un don de Dieu, après avoir élevé leurs enfants pour Dieu, le

troisième devoir des mères c'est de se dévouer effectivement à l'éducation de leurs enfants.

Ici, je me sens embarrassé. Se dévouer à l'éducation des enfants, est-ce que ce n'est pas l'instinct maternel ? Est-ce qu'on peut concevoir une mère qui, à défaut d'intentions surnaturelles, par la seule pente de son cœur, ne se mette pas de toutes ses forces à élever ses enfants ? La mère des Machabées disait : « O mon fils, rappelle-toi combien de temps je t'ai nourri, avec quelle sollicitude j'ai entouré tes jeunes années, comme je ne te quittais pas d'une seconde tout le temps que tu as eu besoin de moi, comme j'étais attentive à passer les jours et les nuits auprès de ton berceau, afin qu'au premier appel tu puisses me voir arriver. » La mère des Machabées disait cela. Toutes les jeunes mères pourraient-elles en dire autant ?

Je me suis laissé dire, Mesdames, que par une conséquence de l'égoïsme et de la lâcheté dont je parlais tout à l'heure, bien des jeunes mères se refusaient aujourd'hui aux devoirs de l'éducation effective et du dévouement à leurs enfants ! On a dit et écrit que cela devenait presque une plaie sociale ! Jeunes mères attristées quand Dieu bénit leur foyer, elles sont avides de reprendre, le plus vite possible, leurs habitudes et leurs libertés.

Sarah, une mère que je vous ai citée déjà, remarqua un jour que dans leurs jeux Isaac et Ismaël avaient fréquemment des discussions et que, plus fréquemment encore, c'était son fils Isaac qui était battu par Ismaël. De cette scène, je ne veux retenir qu'une chose : c'est que Sarah, la mère, regardait de temps en temps jouer les enfants, était auprès d'eux quand les enfants prenaient leurs récréations. Combien de mères dont les fils ou les filles pourraient passer des heures entières en discussions et en rixes et qui n'en sauraient pas le premier mot ; qui ne le sauraient du moins que par des rapports étrangers ! Combien de mères, — c'est affreux à dire, mais c'est ainsi, — à qui pèse la société de leurs enfants !

Il suffit, j'imagine, d'avoir montré la vérité ; le contraste seul est une prédication. C'était la mère des Machabées qui avait raison ; c'était Sarah qui avait raison ; ce sont les exemples bibliques qui doivent modeler votre vie.

* *

Mères chrétiennes, retenez de cette instruction cette triple vérité : quand Dieu bénit un foyer, c'est un trésor du ciel qu'il vous confie ; ce trésor du ciel, vous en êtes comptables au Père céleste et vous avez le devoir de le lui rendre agrandi, fructifié, sanctifié ; pour le lui rendre agrandi, fructifié, sanctifié, vous avez l'obligation étroite de vous dévouer effectivement, au prix des fatigues, au prix des privations, au prix des sacrifices, au prix de la rupture avec nombre d'habitudes mondaines, de vous dévouer à cette éducation et à ce perfectionnement.

Alors, vraiment, vous aurez le droit de demander à Dieu de collaborer avec vous ; vous aurez le droit de lui dire : « J'ai fait, mon Dieu, pour l'éducation de mes enfants tout ce que je devais ; mais vous savez bien que, toute seule, je suis impuissante ! Ces enfants, je vous les confie, veillez sur leur avenir, veillez sur leurs âmes et sur leurs cœurs ! Je ne vous ferai pas la prière indiscrète dont il est parlé dans l'Evangile, je ne vous demanderai pas de les faire asseoir l'un à votre droite et l'autre à votre gauche dans votre Paradis, ce serait peut-être me montrer trop exigeante ; mais, mon Dieu, je vous prierai au moins d'achever ce que moi-même je ne puis que commencer et, puisque vous êtes leur père dès le premier jour, je vous prierai d'être jusqu'à la fin leur père et leur ami. » Ainsi soit-il.

X

LES PÉCHERESSES

Mes frères,

Après les Voyantes, les Dévouées, les Fidèles, les Charitables, après Celles qui pleurent et Celles qui prient, après les Libératrices et enfin après les Mères, c'est des Pécheresses de la Bible que je voudrais aujourd'hui vous entretenir.

Qu'il y ait des pécheresses dans la Bible, le fait n'a rien d'étonnant ! Car, si j'ai pu vous dire un jour que la Bible ne serait pas un livre humain si toutes les pages, pour ainsi dire, n'en étaient mouillées de larmes, de même je puis bien ajouter : la Bible ne serait pas un livre de sincérité, si nous ne voyions le mal y côtoyer le bien à chaque pas, et les pécheresses faire vis-à-vis aux héroïnes de toutes les noblesses, de toutes les candeurs, de toutes les puretés. C'est donc des pécheresses de la Bible que nous allons parler.

Le sujet est grave, comme vous le voyez, et même d'aucuns pourraient dire qu'il est un peu amer. Vous me permettrez de le traiter en toute franchise, à cause des leçons que nous en pourrons recueillir.

Consultant les pécheresses de la Bible, je vous exposerai d'abord à quelles diverses tentations elles ont toutes succombé ; et puis, je vous dirai par quel genre de vertus ou tout au moins de mérites, il leur est arrivé, à presque toutes, de compenser leurs déchéances, leurs faiblesses et leurs péchés.

I. — *Les tentations qui font les pécheresses*

D'abord, à quelles tentations les pécheresses de la Bible ont-elles succombé ?

La première de toutes, puisqu'elle marque la première déchéance, c'est une tentation de *curiosité*.

Rappelez-vous l'histoire de notre mère Eve ; relisez cette première page de la Genèse, si naïve et si triste, si pleine d'obscurité et cependant si pleine aussi de lumières prophétiques et d'histoire écrite à l'avance ; relisez la première page de la Bible, qu'y trouvez-vous ? Pourquoi Eve a-t-elle succombé ?

Le serpent s'approche, et c'est déjà curieux d'entendre parler un serpent. Car enfin, si peu que nous connaissions la flore et la faune du Paradis terrestre, il ne nous vient pas à l'esprit que les animaux mêmes y avaient leur langage, ou du moins leur langage particulier. Le serpent dit à Eve : « Pourquoi ne manges-tu pas du fruit de cet arbre ? » Et Eve répond : « Je ne mange pas du fruit de cet arbre, parce qu'il y en a beaucoup d'autres ; le Bon Dieu nous a permis de toucher à tous, excepté à celui-là seul, sous peine de mort, a-t-il dit. Je ne sais pas au juste ce que c'est que la mort, mais il a dit : sous peine de mort, et c'est pourquoi nous nous abstenons. » Le serpent reprend : « Sous peine de mort, naïve que vous êtes, pas du tout ! Si vous touchiez à ce fruit, si vous y goûtiez, au contraire, vous verriez votre intelligence se remplir de lumières, et tandis que jusqu'ici, ô Eve trop naïve, vous ne savez que le bien, si vous mangiez de ce fruit, vous connaîtriez le mal aussi et vous arriveriez à descendre dans les profondeurs du péché ! »

Alors, comme il y avait quelque chose à apprendre, comme on la traitait d'ignorante et de naïve, comme on lui découvrait tout un champ de curiosité à parcourir, Eve ne résiste plus. C'est vrai que le fruit était très beau : Eve le remarque pour la première fois ; mais il était beau surtout parce qu'il devait satisfaire toutes ses curiosités et dissiper toutes ses ignorances !

Et la suite, m. f., la suite lamentable, vous la connaissez ! L'arbre de la science du bien et du mal, en effet, a surtout appris le mal à la pauvre humanité déchue. Et peut-être vous est-il arrivé, comme à moi, de maudire un peu notre mère Eve ; peut-être avez-vous dit bien souvent : « Vraiment, pour une pomme, elle nous a bien compromis ! » Oh ! m. f., ne soyons pas trop sévères ! Eve ne nous a pas compromis seulement pour une pomme ; elle nous a compromis surtout par sa curiosité ; elle a cédé, la pauvre ! à ce reproche, à cette ironie du serpent qui lui disait : « Mais vous ne savez rien ! » Et, dans son cœur, elle a tenu ce raisonnement : « C'est vrai. A quoi bon être naïve à ce point ? A quoi bon ne pas tout apprendre ? A quoi bon passer dans le monde en ignorant une foule de choses ? A quoi bon conserver la simplicité des enfants ? A quoi bon ? » Et elle a cédé !

Hélas ! et nous, m. f., combien de fois le même motif ne nous a-t-il point menés à la même faiblesse ! Combien de fois nous est-il arrivé, à nous aussi, de succomber pour cette raison misérable que nous voulions savoir et qu'après tout, l'enfance ne pouvait pas durer perpétuellement !

Il y a dans la Bible un texte que je vénère et dont je respecte l'autorité, mais que je voudrais transformer un peu ; ce texte dit : « La paresse a appris à commettre un nombre infini de péchés ! » Et moi je dirais volontiers : « La soif de savoir, la petite vanité de ne pas rester ignorant et naïf, la pauvre gloriole d'être expérimenté et d'avoir passé par tout, a appris aussi à commettre un très grand nombre de fautes, et se trouve très fréquemment occasion de péchés. »

Nous ne sommes pas guéris, quelles que soient les suites de la faute, et peut-être répétons-nous toujours l'histoire de la femme de Loth. Elle aussi a voulu savoir ! Elle savait bien pourtant que ce qui se passait à Sodome et Gomorrhe n'était pas un spectacle réjouissant, elle savait bien que les Anges avaient insisté pour les faire fuir ! Malgré tout, entendant le bruit du tonnerre, elle se retourne, incapable de fuir la ville maudite sans connaître au juste ce qu'il lui arrivait.

Tentation de curiosité, à laquelle les femmes de la Bible ont commencé à succomber ; tentation de curiosité devant laquelle ce serait le cas de répéter le mot du fabuliste : « Il y a beaucoup d'hommes qui sont femmes ! »

2. Après la tentation de curiosité, les pécheresses de la Bible cèdent et succombent encore à une seconde tentation que j'appellerai d'un seul mot : la tentation de *faiblesse !*

Oui, relisez leur histoire à toutes ! Et vous verrez qu'elles n'y ont pas mis beaucoup de méchanceté profonde ; elles n'ont pas longtemps réfléchi ; elles n'ont pas dépensé je ne sais quelle malice diabolique pour aller faire le mal. Par faiblesse seulement, elles sont tombées !

Faiblesse, pour ne pas résister aux tentations du dehors. Telle Bethsabée, par exemple. Le roi David l'envoie chercher, elle n'ose pas résister et elle vient ! La femme coupable de l'Evangile et combien d'autres, presque toutes, en même temps que leur faute, on voit se dessiner parfaitement la tentation extérieure à laquelle elles n'ont point été assez énergiques pour résister.

Ou, à défaut de la tentation extérieure, ce fut la faiblesse intime, ce fut l'entraînement de leur passion ou de leur cœur, ce fut ce courant mauvais qui, en chacun de nous, essaie de porter l'âme vers les rivages du mal, de la défaillance et du péché !

Faiblesse, on pourrait peut-être, m. f., écrire ce titre sur tous nos péchés, et c'est pourquoi, dans notre langue, les deux mots sont synonymes. Notre langue, ici encore, est profonde ; elle est pénétrée d'observation et de philosophie. Le péché est une faiblesse toujours, puisque c'est par faiblesse que nous le commettons la plupart du temps !

3. Enfin, il y a dans la Bible une troisième tentation, devant laquelle nous voyons succomber les femmes pécheresses. Celle-là est rare, même dans la Bible, je puis même dire qu'elle est unique ; je veux la citer pourtant.

Dans la Bible, nous voyons des femmes pécheresses par *trahison !* C'est l'histoire de Samson et de Dalila. Vous la connaissez, mais peut-être n'en connaissez-vous pas la fin ; peut-être avez-vous retenu seulement que Dalila, ayant surpris le secret de la force de Samson, lequel consistait dans sa grande chevelure qui n'avait jamais été coupée, Dalila lui persuada doucement de faire tailler ses cheveux et le livra ensuite aux Philistins. Peut-être n'avez-vous retenu que ce dernier trait !

Avant d'en arriver là, elle l'avait trahi plusieurs fois, et vraiment, si elle a une excuse, c'est dans l'incroyable crédulité de Samson. Cinq fois, elle lui demande : « Dis-moi, ô mon ami, le secret de ta force ? » Quatre fois, il la trompe ! Quatre fois les Philistins sont là pour l'arrêter et ne peuvent y réussir. Mais la cinquième fois, Dalila redouble d'instances et il finit par dire la vérité. Vraiment, elle avait beau jeu, Dalila ; mais elle n'en restera pas moins, dans la Bible, flétrie sous ce titre : « Avoir trahi », péché par trahison !

Encore une fois, si j'ai voulu la citer, c'est plutôt pour compléter notre étude, car je sais bien qu'ici, nous ne pouvons point tirer d'application pratique. Non pas que le mot ne puisse y avoir sa réalisation matérielle ; mais, pour l'honneur de l'espèce humaine, j'espère qu'il n'est jamais, du moins, la raison directe et comme le motif déterminant de la déchéance et de la faute.

II. — *Par quelles vertus elles se rachètent*

Ayant donc énuméré les principales tentations auxquelles ont succombé les pécheresses de la Bible : curiosité, faiblesse, trahison, il faut que je vous montre maintenant par quelles vertus, ou du moins par quels actes de mérite, elles les ont presque toujours rachetées.

Car elles ont presque toujours racheté leurs péchés.

C'est qu'en effet, m. f., — première vérité à retenir et première consolation à nous donner, — si nous sommes rarement parfaits, si même nous ne le sommes jamais, on peut dire de même que nous sommes plus rarement encore absolument mauvais ! Et de là vient que, pour les âmes compatissantes, même à l'égard des pécheurs les plus endurcis, des déchéances les plus condamnées, il y a toujours motif à pitié, à relèvement, à réhabilitation, à espoir.

Les pécheresses de la Bible ne font donc point d'exception à cette compensation glorieuse que l'humanité s'accorde, même lorsqu'elle faiblit.

1. Et nous voyons chez elles la compensation se faire *par charité*. Rappelez-vous l'histoire de Rahab. C'était une femme de mauvaise vie qui habitait Jéricho. Un peu avant le siège, Josué y envoie des espions et, dans la ville, ceux-ci ne trouvent nulle part l'hospitalité secrète qu'ils cherchent ; ils se sentent menacés dans la mission héroïque qu'ils ont acceptée. Une seule femme, inspirée de Dieu, les accueille ; c'est Rahab, la femme de mauvaise vie, mais qui a bon cœur, qui ne veut pas se dérober à l'œuvre de charité quand elle se présente, qui, au milieu de ses égarements, a conservé du moins cette douceur, cette bonté, cette pitié, qui sont l'apanage indestructible du cœur de la femme. Dans toute la ville, elle seule reçoit les envoyés de Josué et, à la prise de Jéricho, elle seule aussi est épargnée, sur les ordres du général en chef reconnaissant.

Il y a là, m. f., quoi que vous puissiez penser de cette histoire, il y a là un enseignement. Les pécheurs et les pécheresses ne sont pas toujours complètement mauvais. Il arrive très fréquemment, au contraire, qu'à certains désordres de la vie peuvent parfaitement s'allier de très grandes qualités de conscience, d'âme et de cœur, et sans doute est-ce à celles-là que pensait Notre-Seigneur, quand il disait dans l'Evangile : « Il y en a qui précéderont les Pharisiens auprès du Père, et ce sera justement celles que les Pharisiens méprisent, les femmes pécheresses et les courtisanes ! » Il a osé le dire, le Maître, osons donc le prêcher après Lui. Osons dépouiller notre orgueil pharisaïque et confesser la vérité ! Osons ne pas tirer scandale des paroles prononcées par Celui qui est la Sainteté et la Pureté en personne !

Oui, malgré des désordres, des égarements, des faiblesses, il se peut que dans un cœur restent de belles vertus de charité, de dévouement, de bienveillance et de pitié, que Dieu bénira au dernier jour dans ces cœurs convertis et auxquels il fera la grâce du Paradis, de préférence à d'autres, étroits dans leur vertu, rigoristes dans l'accomplissement de leurs devoirs, toujours mécontents des autres et trouvant que, dans l'Evangile même, excepté pour eux, il y a trop de miséricorde.

2. Rahab, la femme pécheresse, a racheté ses désordres par la charité, et d'autres les ont rachetés par leur *humilité* silencieuse. Relisez, dans l'Evangile, l'histoire de la femme coupable. Elle est en face de Notre-Seigneur à qui on demande de la juger. Des Pharisiens, plus coupables qu'elle probablement, des Pharisiens, avec leur justice toute extérieure, veulent que le Maître la condamne immédiatement. Du Maître très doux, pas un mot de reproche ; et de la femme silencieuse et humble, pas un mot de défense, pas une prière ; la tête basse, elle écoute, elle attend. Et Jésus, sur le sable, est en train d'écrire peut-être toutes ses excuses, peut-être toutes les circonstances extérieures qui, sans légitimer sa faute, devraient interdire aux Pharisiens de se montrer si sévères ; peut-être toutes les longues résistances qu'elle a opposées au mal ; peut-être toutes ses souffrances et toutes ses luttes avant la faute d'aujourd'hui ; peut-être déjà tous ses pleurs, toute sa résignation, tous ses remords. Mais elle, regardant le Maître écrivant sur le sable, elle ne dit pas un mot.

Je ne sais si vous êtes comme moi, mais ce mutisme, cette humilité de la femme coupable me prédispose en sa faveur et j'adore le Maître, quand il relève la tête et dit : « Personne ne t'a condamnée, ô femme ? — Non, Maître, personne ! — Alors, moi non plus, je ne te condamnerai pas, repens-toi et va en paix ! »

3. Et enfin, après la charité, après l'humilité silencieuse, *les larmes !* Presque toutes les pécheresses de la Bible ont racheté leurs fautes par leurs larmes ! Je vous en citais une tout à l'heure, tombée par faiblesse, Bethsabée ! Quelques jours après, elle apprend la mort de son mari, soi-disant tué par l'ennemi, en réalité assassiné sur l'ordre de David. Alors Bethsabée sent dans son cœur toute sa tendresse se réveiller pour lui, et, dit la Bible, comme pour racheter l'injure qu'elle lui avait faite, Bethsabée, sur son mari mort, se met à pleurer amèrement. Larmes inconséquentes sans doute, dira la logique étroite et pharisaïque ; larmes qui ne l'excusent pas ; larmes qui n'empêchent pas que la faute reste la faute ! Oui, pharisiens, je le dis comme vous ! Mais larmes tout de même, larmes qui prouvent bien qu'elle continuait à aimer ; larmes qui prouvent bien que son cœur n'était pas tellement mort qu'il ne fût capable de résurrection ; larmes qui prouvent bien que Bethsabée, maintenant, pourra commencer une vie de pénitence, puisqu'elle a commencé une vie de remords.

Et puis, après Bethsabée, dans le Nouveau Testament, la pécheresse par excellence, la Sainte aussi par excellence, rachetant ses fautes par les larmes, c'est Marie-Madeleine !

Cette fois, nous sommes en pays de connaissance, j'en suis sûr ; cette fois, en vous citant la Sainte chez Simon le pharisien, je n'aurai pas besoin d'entrer dans tous les détails ; et vous voyez déjà la pécheresse, aux pieds de Jésus, les inondant de ses pleurs et les essuyant de ses cheveux. Larmes de Marie-Madeleine qui avant d'être des larmes de conversion, étaient des larmes humaines de remords, les larmes de la fierté perdue qu'elle essayait de reconquérir. Ces larmes de Marie-Madeleine n'étaient pas sans doute les premières versées, bien qu'elles soient dans l'Evangile les premières racontées ! Ces larmes avaient été précédées, sans aucun doute, par les fréquentes larmes versées même dans sa vie de péché, aux heures de désolation de sa conscience, quand sa fierté douloureuse, sa grandeur morale, subsistant malgré elle, s'entrechoquaient avec sa vie de péché !

Mais avec elles pourtant, avec les larmes de Marie-Madeleine, nous touchons aux converties de la Sainte Ecriture. Je m'arrête donc ici, puisque je n'avais l'intention, aujourd'hui, que de vous parler des Pécheresses, vous demandant non pas un retour sur vous-mêmes ou un examen de conscience, qui, j'en suis convaincu, se terminerait par l'absolution, mais vous demandant surtout pour les péchés du monde une prière, afin que Jésus les efface et les pardonne ; pour les pécheurs du monde, une prière encore dans la charité, dans la bienveillance fraternelle, dans la pitié et la miséricorde. Ainsi soit-il.

XI

LES CONVERTIES

Mes frères,

Le dernier groupe des femmes de la Bible dont nous avons à nous entretenir, est le groupe des Converties.

Déjà, dans mon précédent entretien, je vous le fai-

sais pressentir en vous parlant des pécheresses. Les pécheresses, vous disais-je, rachètent presque toujours leurs défaillances par des actes, sinon de vertu, au moins de grand mérite humain ; et c'est ainsi que, dans la Bible, nous les voyons tour à tour ornées de charité miséricordieuse, ou au moins d'humilité pleine de silence, ou que, sur leurs joues nous voyons couler les larmes de l'affection demeurée fidèle malgré tout, ou même déjà les larmes du remords, cette première forme du repentir.

Aujourd'hui, c'est des converties elles-mêmes qu'il sera question. Je les prendrai dans l'Evangile, puisque l'Evangile, marquant la dernière étape des lumières de Dieu, doit, par le fait même, contenir aussi les dernières étapes des lumières accordées à l'homme et servir par conséquent de modèle à toutes ses conversions.

Or, dans l'Evangile, il y a deux grandes scènes de retour : la scène de la Samaritaine au bord du puits de Jacob, et la scène de Marie-Madeleine à la table de Simon le pharisien. Les étudiant l'une et l'autre, j'espère vous montrer, m. f., d'abord les différentes étapes de la conversion, possibles au cœur humain et désirables, par conséquent, comme objet de nos prières ; et puis, je vous indiquerai en second lieu quels sont les devoirs, quel est aussi l'instinct, on pourrait dire universel, de ces converties.

I. — *Les étapes de la conversion*

J'ai dit que dans l'histoire de la Samaritaine et dans celle de Marie-Madeleine, nous pouvions voir, tracée à l'avance, l'histoire des différents types de conversions. Ces types se ramènent à deux principaux, et il va de soi que dans la Samaritaine nous trouverons le premier, et dans Marie-Madeleine le second.

1. Nous trouvons, dans l'histoire de la Samaritaine, le type de ce que j'appellerai les conversions progressives et raisonnées, de ces conversions qui ne s'opèrent pas immédiatement, qui aux yeux des hommes ne représentent pas un miracle de la grâce, mais auxquelles on s'attend, pour ainsi dire, avant même qu'elles se soient produites, et qui apparaissent comme la conclusion logique d'événements les précédant. Ces conversions, voyons donc comment elles procèdent.

a) D'abord, elles procèdent d'un premier amour et d'une première avance de Notre-Seigneur. C'est lui qui, fatigué de la route, s'est, dit l'Evangile, assis au bord du vieux puits de Jacob, et là, il a doucement attendu la Samaritaine que son cœur, depuis des siècles, prédestinait et appelait. Jésus est venu à point, à l'heure marquée par sa Providence, afin d'être rencontré par la Samaritaine incrédule et pécheresse, afin de lui offrir la grâce de la conversion. C'est, m. f., un premier point à retenir, une première évidence dont il importe de bien remplir nos consciences.

Pour qu'une âme se rapproche de Dieu, la condition primordiale et essentielle, c'est que Dieu fasse les premiers pas, qu'il l'attende visiblement et amoureusement l'appelle.

Et je veux bien qu'en cette affirmation de la grâce prévenante de Dieu, nécessaire en toute conversion, il y ait pour nous comme une angoisse et, au premier aspect, comme un mouvement de découragement. Je veux bien que nous nous disions : « Alors, si c'est Dieu qui doit faire les premiers pas, Dieu les fera-t-il ? »

Oh ! m. f., parce que nous n'arrivons pas à connaître Dieu, nous tombons toujours dans cette faute de douter de lui ; et voilà pourquoi il est impossible de prêcher ces grâces prévenantes, sans effaroucher les âmes, tandis que l'on devrait, au contraire, les rassurer. Je dis : « Personne ne se convertirait, si Dieu ne faisait les premières avances ! » Et c'est vrai. Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'il faut être bien tranquilles sur ce point ; Dieu fera les premières avances, non seulement une fois, mais, dans la réalité des choses, des millions de fois. Dieu a commencé l'œuvre de notre salut, et il la veut plus énergiquement que nous. Nous pouvons, en conséquence, nous reposer doucement sur lui, tranquilles avec cette première assurance qu'il attendra, comme autrefois la Samaritaine, au croisement de toutes les routes de notre existence, pour commencer avec notre âme la divine conversation qui rachète et qui guérit.

b) Seulement, cette conversation commencée, et commencée par Dieu, voici, dans la conversion progressive et raisonnée, l'attitude de l'âme.

L'âme *argumente* d'abord, et l'on peut dire, argumente contre Dieu ; elle argumente en doutant de lui. C'est le mot de la Samaritaine : « Vous me demandez à boire, vous devez vous tromper ! Vous n'avez donc pas réfléchi que vous êtes Juif et que je suis Samaritaine, et qu'entre la Judée et la Samarie, il y a opposition et conflit d'histoire et de race et que les deux peuples ne fusionnent pas ! »

Ainsi, l'âme argumente, dans les conversions progressives, contre Dieu qui l'appelle et veut lier conversation « Vous me demandez, ô mon Dieu, de revenir, mais vous devez vous tromper ! » Et l'âme cherche toutes les raisons possibles pour convaincre d'erreur Jésus si prévenant. « Vous devez vous tromper, car je suis jeune, car je suis riche, car je suis passionné, car je suis savant, car je suis pauvre ! Vous devez vous tromper, car vous devriez bien savoir qu'entre ma vie et la morale de l'Evangile il n'y a pas d'accord possible et que nous sommes condamnés à rester des adversaires ou, tout au moins, des étrangers ! »

Argumentation contre Dieu, pour se défendre de ses prévenances ; et puis, quand Dieu insiste, quand Dieu a répondu : « Oui, je sais bien que tu es Samaritaine et moi Juif ; je te demande tout de même à boire ! Je sais bien que tu es riche, jeune, passionné, savant, pauvre, et qu'entre ta vie et l'Evangile il y a opposition. Eh bien ! je te demande quand même de revenir ! » Quand Dieu a insisté de la sorte, on argumente encore, on discute encore, en se défendant, sur des préjugés, sur des sophismes, comme la Samaritaine disant : « Est-ce à Garizim ou à Jérusalem qu'il convient d'adorer ? Vous, Juifs, vous dites que c'est à Jérusalem ! Moi, Samaritaine, je pense que c'est à Garizim ! Où faut-il adorer ? »

Ainsi font les âmes sollicitées par Jésus-Christ : « Vous voulez de moi, c'est bien ; mais où faut-il qu'on vous adore ? Faut-il vous adorer dans la science ? Faut-il vous adorer dans l'humilité ? Moi, je suis savant, et dans vos églises j'entends dire qu'il faut devenir simples comme des enfants ! Faut-il qu'on vous adore dans l'action ou la prière ? Moi, je suis passionné et ardent, et j'entends prêcher dans vos églises que la prière est au-dessus de tout, qu'il n'y a rien de meilleur ni de plus fécond que de s'humilier ! Où faut-il adorer, à Garizim ou à Jérusalem ? »

Et le Christ répond : « Mais laissons donc là toutes ces questions oiseuses, toutes ces arguties, tous ces sophismes. Les temps vont venir où il ne s'agira plus d'adorer à Jérusalem ni à Garizim, mais où l'on adorera dans le monde entier ; et de même, âme humaine que je cherche et que je veux, ne me pose donc point de questions indiscrètes, en me demandant si tu devras adorer dans la prière ou l'action, dans l'humilité ou dans la science ! Pourvu que tu m'adores, c'est tout ce qu'il faut ! Sers-moi comme des Carmélites ou comme des Sœurs de Charité, peu m'importe à moi, pourvu que tu m'adores, pourvu que tu me serves, pourvu que tu m'aimes ! »

Alors, même dans les conversions progressives et raisonnées, les arguments ainsi épuisés, l'âme humaine passe à un second acte. Elle *avoue*, comme faisait la Samaritaine ; elle avoue d'abord sa misère !

« Si tu savais, reprend Jésus, le don de Dieu ! Au lieu de discuter avant de le recevoir, ce serait toi qui, la première, me demanderais à genoux de te désaltérer ; car moi, j'ai l'eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle ! »

Et l'âme, brisée par cette première attaque, quand elle est sincère et profonde, fait comme la Samaritaine. Elle dit : « L'eau vive jaillissant toujours, ô mon Dieu, donnez-la moi pour que je ne sois pas obligée de revenir chaque jour puiser à ce puits ; pour qu'au lieu d'errer le long des routes et de fatiguer tous mes membres en renouvelant sans cesse une provision si courte que sans cesse elle est épuisée, je puisse, une fois pour toutes, me désaltérer complètement. » Ainsi parlent les âmes sérieuses : « Vous me proposez l'eau vive ! Eh bien ! j'avoue, mon Dieu, que je ne l'ai pas encore trouvée, qu'en dehors de vous j'ai pu chercher, j'ai peut-être trouvé des sources et des puits, mais je dois reconnaître aussi que j'étais chaque jour obligée d'y revenir et que, pas une fois, ils ne m'ont offert une boisson si rafraîchissante que j'en aie été pour toujours désaltérée... Et faut-il que j'aille plus loin, mon Dieu ? Comme la Samaritaine, je n'avoue pas seulement que je suis misérable, j'avoue que je suis pécheur ! »

Oui, m. f., c'est toujours là, voyez-vous, qu'il en faut venir, quand il s'agit de retour à Dieu et de conversion. Il y a toujours un péché au fond du cœur ; je ne dis pas, bien entendu, des désordres évidents, manifestés dans la vie, mais je dis un péché au fond du cœur. Même les conversions raisonnées finissent par là : l'aveu d'une faute, l'aveu d'une conscience mauvaise, l'aveu d'une complication d'existence. Voilà ce qui éloigne de Dieu. Je veux bien que cet éloignement de Dieu on le couvre et qu'on l'achève souvent par des sophismes de l'intelligence et de la raison. Je veux bien qu'à titre tout à fait exceptionnel, il se rencontre des âmes éloignées de la foi, sans qu'elles aient quoi que ce soit à se reprocher. — Mais vous me permettrez bien d'affirmer ceci : neuf fois sur dix, quand un jeune homme, une jeune fille, une femme, un homme d'âge mûr se déclarent éloignés de la foi, si vous pouviez fouiller leur cœur, vous trouveriez, sous ces objections, l'obstacle moral.

Quand le Christ promet d'écarter cet obstacle et qu'on veut bien l'avouer, la conversion, comme pour la Samaritaine, est faite ou peu s'en faut. Voilà le premier type de retour à Dieu, que j'ai appelé progressif et raisonné.

2. Mais il y en a, dans l'Evangile, un second qui est plus touchant, plus sincère, plus aimant, auquel les siècles chrétiens ont fait un triomphe, que toutes les consciences, même les plus pures, se sont rappelé avec édification et joie : c'est la conversion de Marie-Madeleine ; c'est le retour subit à N.-S. Jésus-Christ, sans raisonnement et sans orgueil ; c'est la conversion qui brûle les étapes, qui immédiatement se jette à genoux et répare.

Encore une fois, rappelez-vous l'entrée de Marie-Madeleine chez Simon le pharisien. Elle ne dit rien, elle n'explique pas comment le désir de se convertir lui est venu. Simplement elle s'avance, elle s'agenouille, elle pleure, elle répand sur les pieds du Maître ses parfums et les essuie de ses cheveux, et tout est dit... Tout est dit jusqu'à l'éloge du Maître qui vient de s'attacher cette femme, parce que, quoi qu'en pense Simon le pharisien, il l'a immédiatement connue et qu'il a vu, par ses larmes mêmes, combien elle était restée grande dans ses égarements.

La voilà, la conversion humaine et touchante ; la voilà dans sa grandiose simplicité. Descendez dans votre cœur, reconnaissez qu'entre l'Evangile et vous il n'y a pas opposition, mais contraste seulement, contraste entre l'idéal et la misère. Puis, doucement, laissez-vous pénétrer par les grâces prévenantes, et quand le cœur s'est ainsi repenti, aux pieds du Maître venez pleurer !

II. — *L'instinct d'apostolat des converties*

Convertis progressivement comme la Samaritaine, ou convertis tout d'un coup comme Marie-Madeleine, il vous reste à suivre l'instinct des converties, lequel, m. f., tient en un mot : c'est un instinct d'apostolat !

Quand on revient à N.-S. Jésus-Christ, je ne dis pas qu'on l'aime davantage, — et vous pensez bien que je ne vous prêcherai point ici l'idée fausse qui met le repentir au-dessus de la perpétuelle persévérance, — mais quand on revient à N.-S. Jésus-Christ, il entre dans notre amour je ne sais quoi de plus actif et de plus généreux, parce qu'on a reconnu le mal, parce qu'on a pleuré sur ses fautes, parce que la misère humaine n'a plus rien qui vous soit étranger. On goûte avec une saveur particulière toutes les délices qu'il y a à connaître et à aimer Dieu, et les goûtant ainsi, on n'a qu'un souci : répandre cette connaissance et cet amour et les faire partager.

Les faire partager, comment ? Par la parole. Ainsi procéda la Samaritaine. Quand Jésus eut dit le dernier mot de la divine conversation : « Moi qui te parles, c'est moi qui suis le Messie ! » l'Evangile n'ajoute pas si la Samaritaine prit le temps de remplir son amphore, mais il raconte qu'elle s'en alla bien vite, rentra dans la ville et, ameutant la population, se mit à lui dire : « Tout près de là, au puits de Jacob, je viens de rencontrer le Messie ! »

La convertie, pécheresse une heure auparavant, est apôtre maintenant ; elle l'est, m. f., avec le mot qui peut toujours nous servir : « C'est le Messie, il m'a dit tout ce que j'avais fait ! »

Je ne vous demande pas de prêcher autre chose, de faire des sermons, ni de développer devant le monde des connaissances théologiques très profondes ; mais vous, convertis au Christ Jésus ou toujours demeurés fidèles, vous avez un devoir : celui de le prêcher en disant que l'Evangile raconte tout ce que vous avez fait ; en disant que vous y avez trouvé la consolation dans vos épreuves, la solution

sinon immédiate, du moins lumineuse, de toutes les énigmes de la foi ; en disant que vous y avez arrêté votre cœur, et qu'il s'y est toujours remué à l'aise, et qu'il y a grandi. Prêchez de la sorte, et puis, comme Marie-Madeleine, après avoir prêché par la parole, prêchez encore par la charité.

On ne dit pas que Marie-Madeleine ait beaucoup parlé ; elle n'est pas allée sur les places de Béthanie, comme la Samaritaine, pour dire : « Voilà le Messie ! » Elle a fait plus et même mieux : elle a simplement aimé de tout son cœur ce Messie qui l'avait sauvée ; elle a montré pour lui une si parfaite tendresse, que cela est devenu une prédication, même pour les plus infidèles. Elle s'est unie à lui par des liens si purs et si touchants que le monde, malgré sa bassesse, n'a pas osé les calomnier !

Aimez le Christ de telle façon, avec autant de charme et d'énergie, avec des exemples si prenants et si doux, que votre vie elle-même proclame son nom chaque jour et le fasse aimer davantage. Puis, faites de l'apostolat comme les grandes converties, par la parole, par la charité, par la prière enfin. Marie-Madeleine ne faisait plus rien que de parler avec les anges, que de penser au Paradis, que de demander pour les disciples du Christ des grâces de bénédiction de force, de douceur, de pénétration, de victoire.

Ainsi, m. f., de cette dernière instruction encore, vous aurez retiré un fruit pratique pour votre vie chrétienne.

* * *

Et maintenant, je les termine, ces instructions du mois de Marie. Peut-être m'avez-vous fait intérieurement le reproche de n'y pas avoir suffisamment parlé de la T. S. Vierge. Peut-être, au lieu des femmes de la Bible, auriez-vous préféré m'entendre vous entretenir de la seule femme qui soit en ce monde le modèle et l'exemple de toutes les autres, la mère du Sauveur Jésus.

Si vous l'avez pensé, je vous en félicite, car vous aviez raison. Il eût été plus doux, en effet, de parler uniquement de la Vierge Marie. Je vous propose pourtant une excuse au choix de mon sujet. Quand je vous ai cité les Croyantes, les Fidèles, les Dévouées, les Libératrices, Celles qui pleurent et Celles qui prient, les Voyantes, c'était de la Vierge Marie que je vous entretenais, puisqu'Elle les domine toutes, et qu'il n'y a pas dans les femmes de la Bible une vertu que nous ayons pu admirer sans qu'elle soit avec son maximum d'éclat dans la Vierge bénie entre toutes les femmes ! Deux groupes seulement, les Pécheresses et les Converties, nous ont un peu éloignés d'elle, et encore, les qualités des Pécheresses et l'apostolat des Converties pouvaient nous permettre de deviner ce qu'il y avait de charmes et d'ardeur dans l'âme immaculée de la Vierge Marie.

Cette excuse présentée, et acceptée, je l'espère, je n'ai plus qu'à vous remercier, m. f., de votre assiduité aux exercices de ce mois de Marie, de votre piété et des prières que, je n'en doute pas, vous avez faites à la T. S. Vierge pour l'Eglise et pour la Patrie. Ainsi soit-il.

FIN

POUR LA FETE DE LA SAINTE TRINITE

LA RÉVÉLATION DU MYSTÈRE

Mes frères,

Les philosophes et savants de l'antiquité, les Juifs eux-mêmes n'avaient eu de Dieu qu'une connaissance rudimentaire ; il appartenait au Messie de nous révéler le Dieu caché que nul n'a jamais vu (Jo., I, 18), de nous raconter, pour notre plus grande joie, l'ineffable mystère de sa vie intime, de lever un coin du voile pour nous faire voir un peu de l'infinie beauté qui ravit les élus. Gloire éternelle soit rendue à Celui qui, nous traitant en amis, nous a révélé les secrets divins !

I. — *La révélation du Père*

Toutes les nations qui, dans l'antiquité, ont cru en Dieu, n'ont vu en lui que le Maître dont il fallait se ménager les bonnes grâces, ou plutôt même le Souverain puissant dont il convenait de craindre le courroux ; et même le peuple juif a partagé cette crainte générale d'un Dieu aussi terrible dans ses châtiments que magnifique en ses bienfaits, aussi prompt à punir que fidèle à récompenser.

Jésus apporte une doctrine toute différente. Sur ses lèvres, Dieu prend constamment le doux nom de *Père*, soit qu'il parle de lui à la foule, soit qu'il s'adresse à lui dans la prière. Lisez en effet l'Evangile attentivement, vous trouverez à chaque page des expressions comme celles-ci : « votre Père céleste, votre Père qui est dans les cieux. »

Jésus parle-t-il de la conduite de Dieu envers ses créatures ? Il nous le présente comme un père, attentif, vigilant et bon. Il donne aux oiseaux leur pâture quotidienne, il revêt de belles couleurs l'humble fleur des champs, le petit passereau est l'objet de sa sollicitude ; et combien plus paternelle encore est sa Providence à l'égard des hommes, au point que pas un cheveu ne tombe de leur tête sans sa permission. Meilleur infiniment que nous autres, il sait donner à ceux qui le prient avec confiance les biens qu'ils lui demandent. Enfin, quand Jésus sera remonté aux cieux, il n'aura nul besoin de prier le Père pour nous, car, dit-il à ses apôtres, « le Père vous aime. » (Jo., XVI, 27).

A cet amour paternel doit répondre une confiance toute filiale : « Quand vous prierez, vous direz : Notre Père qui êtes aux cieux » (Mt., IV, 9) ; et comme noblesse oblige, nous devrons imiter les vertus divines : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (Mt., V, 48).

Mais si Dieu est notre Père, il est aussi le Père de Jésus. C'est en effet sous ce titre encore que celui-ci l'invoque en sa prière : « Je te bénis, ô Père, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux orgueilleux, et les a révélées aux humbles. » (Mt., XI, 25). « Père, conserve-les (les apôtres) à l'abri du mal, sanctifie-les dans la vérité » (Jo., XVII, 17). « Père s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » (Mt., XXVI, 39). « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Luc, XXIII, 34) ; et après la Résurrection, au moment de remonter au ciel : « Et maintenant, ô Père, glorifiez votre fils ! » (Jo., XVII, 5).

Fils de Dieu, Jésus-Christ l'est donc aussi, mais à un titre différent du nôtre. « Je m'en vais, dira-

t-il à ses disciples en les quittant, je m'en vais à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu » (Jo., xx, 17). Cette parole est particulièrement expressive, car Jésus n'a pas dit « notre Père », et vous aurez beau parcourir l'Evangile en entier, vous retrouverez constamment cette distinction : Dieu est appelé ou « votre Père, » ou « mon Père, » jamais « notre Père » ; la prière dominicale ne fait pas exception, car alors c'est nous autres hommes qui parlons et non Jésus avec nous : « *Vous* direz : Notre Père. »

II. — *La révélation du Fils*

Faut-il en conclure que Jésus est Dieu ? Ces seules paroles ne nous y obligent pas, ne nous le permettraient même pas. Mais Jésus complète son enseignement, et l'Evangile va nous révéler sa divinité.

Tout d'abord Dieu a un fils, et même un fils unique. Parlant à Nicodème, Jésus lui dit que « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son fils unique » (Jo., III, 16).

— Comment, direz-vous, pouvons-nous être fils de Dieu s'il n'a qu'un seul fils ? Avoir un seul enfant et en avoir des multitudes est contradictoire.

— M. f., vous avez tout à fait raison; aussi est-il nécessaire, pour échapper à cette contradiction, d'admettre pour Jésus une filiation absolument différente de la nôtre. Dieu a un fils unique par nature, il en a des quantités par adoption.

Mais qui est-il, ce fils unique ? Interrogé par le grand-prêtre, Jésus est prié de dire s'il est vraiment le fils de Dieu. Il répond : « *Tu dixisti*, tu l'as dit ; oui, vraiment, je le suis » (Mt., XXVI, 63-64). Cette parole est entendue et réputée par les Juifs comme un blasphème, et ils s'écrient : « Il mérite la mort ! » Ils ne s'y trompent pas en effet, ils savent pénétrer à ce moment la pensée de Jésus ; ils estiment qu'en parlant ainsi, le Christ prétend affirmer sa propre divinité. Ils le montrent bien quand, accusés par lui de vouloir le lapider, ils lui répondent : « Ce n'est pas pour une bonne œuvre que nous vous lapidons, mais pour un blasphème, et parce que étant homme, vous vous faites Dieu » (Jo., x, 33). C'est pour la même raison qu'ils le condamnent à mort.

Or Jésus pouvait échapper à la mort : si son intention n'était pas de se dire Dieu lui-même, il n'avait qu'à se défendre, à s'expliquer, à montrer qu'on avait mal compris sa pensée. Il ne le fait pas, il préfère mourir. C'est donc qu'on l'a bien compris, et qu'il n'a rien à retirer de ce qu'il a dit ; il est vraiment le Fils de Dieu.

D'ailleurs ses œuvres parlent pour lui : « Si vous ne me croyez pas, dit-il, quand je vous parle, croyez du moins à mes œuvres » (Jo., x, 38).

Qu'il soit Fils de Dieu, c'est aussi la conviction de toutes les âmes droites et loyales, de Nicodème, de l'aveugle-né, des apôtres : quand Jésus demande aux siens de lui dire franchement ce qu'ils pensent de lui, Pierre lui répond sans l'ombre d'une hésitation : « Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant » (Mt., XVI, 16). Et qui donc a parlé dans le ciel, quand à la transfiguration comme au baptême de Jésus, on a entendu une voix mystérieuse qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, » qui donc parlait, sinon le Père qui est dans les cieux ?

Dieu ayant un Fils, un Fils unique, nul doute maintenant que ce ne soit le Christ lui-même. Mais ce que nous voulons savoir, ce sont les rapports du Père et du Fils ; Jésus va répondre à nos légitimes interrogations : « Comme le Père a la vie en lui, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même » (Jo., v, 26). Et ainsi s'explique la parole des saints Livres : « Tu es mon fils ;... dans la splendeur des cieux, avant que se lève la lumière, je t'ai engendré » (Ps. CIX, 3). Nous n'avons plus aucun doute maintenant : Jésus-Christ est fils de Dieu par nature.

Mais alors, — et c'est ici justement que les Juifs s'étonnèrent et furent déroutés, — que devient la doctrine traditionnelle du Dieu unique ? Il y a donc plusieurs dieux, au rebours de la foi transmise par Moïse et les prophètes ? Rassurez-vous, m. f. Comme Philippe, l'un des apôtres, lui demande : « Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit, » Jésus répond : « Il y a longtemps que je suis avec vous et tu ne m'as pas connu ? Philippe, celui qui m'a vu, a vu aussi le Père. » — Comment cela ? direz-vous. — Ecoutez encore : « Car je suis dans le Père et le Père est en moi » (Jo., XIV, 7, 11). « Le Père et moi, nous ne sommes qu'un » (Jo., x, 30).

Ainsi tout s'éclaire et se précise : Dieu le Père a un fils unique, un fils par nature engendré de toute éternité, ce fils c'est Jésus, et, égal au Père en toutes choses, il partage avec lui la même divinité.

III. — *La révélation du Saint-Esprit*

Est-ce tout ? Non, m. f. Au moment de quitter les siens, Jésus leur annonce un consolateur ; il ne veut point les laisser seuls comme des orphelins ; il leur enverra comme un autre lui-même, un Paraclet qui leur rappellera tout ce qu'il a dit, au point que son départ leur sera avantageux : « Il vous importe, dit-il, que je m'en aille, car sans cela l'Esprit de vérité ne viendra pas à vous ; au contraire, si je m'en vais, je vous l'enverrai de la part de mon Père » (Jo., XVI, 7).

Quel est donc cet autre lui-même que Jésus enverra pour continuer et achever son œuvre, pour tenir en quelque sorte sa place auprès des apôtres, pour ouvrir leur intelligence et affermir leur cœur ? C'est « un Esprit Saint » (Jo., XIV, 26), c'est « un esprit de vérité » (XIV, 17). « Il procède du Père » (XV, 26) ; tantôt c'est le Père qui l'enverra : « Je prierai le Père, dit Jésus, et il vous donnera un autre consolateur » (XIV, 16), « l'Esprit de vérité que mon Père enverra en mon nom » (XIV, 26) ; tantôt c'est le Fils : « Lorsque le consolateur que je vous enverrai d'auprès du Père sera venu,... il vous enseignera toute vérité » (XV, 26). Mais de cela il ne faut pas nous étonner, puisque le Père et le Fils ne sont qu'un, *unum sumus*.

Voulez-vous maintenant, m. f., assister aux œuvres merveilleuses de cet Esprit-Saint ? Ouvrez l'Evangile d'une part, et de l'autre les Actes des Apôtres. Dans le premier vous lisez : « Alors tous les disciples l'abandonnèrent et prirent la fuite » (Mt., XXVI, 56) ; « Pierre se mit à faire des imprécations et à jurer qu'il ne connaissait pas cet homme » (XXVI, 74) ; « Le soir du même jour, les portes étant closes, parce qu'ils craignaient les Juifs, Jésus vint » (Jo., XX, 19).

Par contre, voici ce que nous disent les Actes des Apôtres : « Ils se mirent à parler diverses langues,... et chacun les entendait dans sa langue maternelle » (II, 4, 6) ; « Pierre leur dit : Faites pénitence... Et

ceux qui l'écoutèrent furent baptisés, et ils étaient environ trois mille » (II, 37). Bientôt Pierre et les autres sont menacés de prison s'ils continuent à parler de Jésus-Christ : « Nous ne pouvons pas ne pas parler, » répond le chef des Douze (IV, 20). On les arrête, on les menace à nouveau : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, » disent-ils (V, 29). On les fait alors battre de verges, et eux « s'en vont tout joyeux d'avoir eu à subir une humiliation pour le nom de Jésus » (V, 41).

Que s'est-il passé ? Qui les a ainsi transformés ? Qui, des lâches du jardin des Oliviers, des peureux du Cénacle, a fait ces intrépides, ces vaillants ? Le Saint-Esprit : « Ils furent remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler » (Actes, II, 4). Quand Jésus accomplissait ses miracles, les spectateurs disaient : « C'est le Fils de Dieu... Nul ne peut faire ce qu'il fait, s'il n'est venu de Dieu. » La même conclusion s'impose à nous ; cet Esprit-Saint dont la présence remplace avantageusement celle du Christ, qui procède du Père et qui reçoit du Fils (Jo., XVI, 15), il est Dieu lui aussi, il n'est qu'un avec le Père et le Fils, car, envoyant ses apôtres à la conquête du monde, Jésus leur a dit : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit » (Mt., XXVIII, 19).

* *

M. f., quand notre esprit s'élève de la conception de la famille humaine à la révélation divine touchant l'adorable Trinité, nous sommes saisis d'admiration et d'émotion. Ainsi, Dieu est un Dieu en trois personnes ; il ne fut pas seul dans le recul infini des siècles, alors qu'il n'y avait rien en dehors de lui ; dans cette unité de nature, il y avait une Trinité de personnes, et leur commun amour faisait leur commun bonheur. Le père, la mère, l'enfant, n'est-ce pas comme une réplique de la Sainte Trinité ? et n'êtes-vous pas mis en confiance par ce mystère, quand vous apprenez que Dieu votre Père aime un Fils de toute éternité, que ce Fils vous accueille comme un frère, et que tous deux vous aiment d'un amour infini, dans l'Esprit-Saint ? Pour moi, j'adore cet abîme insondable d'amour où Dieu nous a appelés par la grâce en attendant de contempler cette infinie beauté dans la lumière de gloire. *Amen.*

LE MOT DU PASTEUR

XXIX

Trinité

NOS DEVOIRS ENVERS CE MYSTÈRE

Mes frères,

Il y a en Dieu trois personnes réellement distinctes l'une de l'autre : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu, et ce ne sont pas trois dieux, mais un seul Dieu en trois personnes, parfaitement égales, n'ayant toutes trois qu'une seule et même nature. C'est ce qu'on appelle le mystère de la Sainte Trinité, dont l'Eglise célèbre en ce jour une fête particulière.

Ce mystère est au-dessus de nos connaissances ; nos lumières sont trop bornées pour en pénétrer la profondeur ; il n'y a que Dieu lui-même qui puisse se comprendre.

Néanmoins, s'il ne nous est pas donné de comprendre ce mystère, nous devons le croire et lui rendre nos hommages.

I. — *Nous devons le croire*

1. Pour preuve de ce mystère, nous avons *la parole de Dieu.*

Evidemment, Dieu est mieux placé que qui que ce soit pour se connaître. Et il ne peut ni se tromper ni tromper. Or il affirme qu'en Dieu sont trois personnes et qu'elles ne sont toutes trois qu'un même Dieu.

Au vrai, ce que les Juifs ne faisaient qu'entrevoir lorsqu'ils lisaient dans la Sainte Ecriture que Dieu, dans l'auguste conseil de ses adorables personnes, voulant créer l'homme, dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance » ; ce qu'Abraham reconnut, lorsque dans ces trois anges qui l'accompagnaient il n'adora qu'un seul Dieu ; ce que David mentionne en plusieurs endroits de ses psaumes ; ce que les séraphins proclament dans le ciel en criant trois fois : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur ! » tout l'Evangile nous l'annonce.

La doctrine de la Trinité des Personnes divines y apparaît dégagée de tous voiles.

Au commencement de sa mission publique, quand le Sauveur est baptisé dans le Jourdain, une voix partie du ciel publie : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé » ; en même temps on voit le Saint-Esprit venir se reposer sur lui sous la forme d'une colombe. Voilà bien trois personnes distinctes : le Père qui parle, le Fils dont il parle et l'Esprit-Saint. — « Il y en a trois, dit S. Jean, qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et ces trois ne sont qu'une seule et même nature. » (I Jo., V, 7). — Et avant de quitter ses disciples, Notre-Seigneur leur lègue la grande formule qui devait, en révélant la nature de Dieu, changer la face du monde : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. » (Mt., XXVIII, 19).

2. Pour preuve de ce mystère, nous avons *l'enseignement de l'Eglise.*

De fait, y a-t-il une vérité dont l'Eglise instruise les fidèles avec plus d'attention ? Dans les premiers éléments de la Religion inculqués aux enfants, elle veut qu'on commence par la Sainte Trinité. C'est la vérité la plus difficile à comprendre, mais c'est la plus nécessaire à croire, car on est obligé de produire là-dessus des actes de foi dès qu'on a l'usage de la raison et de continuer ces actes pendant la vie.

De fait, y a-t-il une vérité que l'Eglise rappelle aux fidèles plus fréquemment ? Si elle chante des hymnes, des cantiques, elle les termine par ces mots : « Gloire soit au Père, et au Fils et au Saint-Esprit. » De plus, toutes ses pratiques, toutes ses cérémonies sont autant de leçons qui nous font connaître ce mystère : si nous sommes régénérés dans le baptême, c'est au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit ; si nous sommes fortifiés par la grâce de la confirmation, c'est au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit ; si nos péchés nous sont remis par la pénitence, c'est au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit ; à l'heure de la mort, c'est au nom de l'adorable Trinité que le prêtre nous introduit au séjour de la félicité suprême : « Partez, âme chrétienne, au nom du Père qui vous a créée, au nom du Fils qui vous a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui a été répandu en vous. »

Toutefois, croire à la vérité de ce mystère ne saurait suffire ; nous avons, en outre, à rendre nos hommages à la Sainte Trinité.

II. — *Lui rendre nos hommages*

1. Nous devons à la Sainte Trinité d'abord *l'hommage de notre esprit*.

Que si notre raison ne comprend pas ce mystère, si elle semble le combattre, si notre imagination se trouble, si les méchants se rient de notre crédulité, n'importe ! Dieu a parlé. « O homme, qui êtes-vous, pour oser sonder les profondeurs de Dieu même et pour contester avec lui ? » s'écrie S. Paul. (Rom., IX, 20).

Au regard de la raison comme au regard de la foi, Dieu est grand en lui-même et dans le mystère de son essence. Il nous apparaît comme un être à part, comme une réalité placée en dehors et au-dessus de tous les genres, de toutes les espèces, de toutes les catégories. Il n'a point de rival : sa perfection lui fait une auguste et lumineuse solitude dans les dernières profondeurs de laquelle aucune créature ne saurait pénétrer.

S. Augustin se promenait un jour sur le bord de la mer, et cherchait à comprendre le mystère de la Trinité. Soudain, il aperçut un enfant qui, avec une coquille, voulait, disait-il, mettre toute l'eau de la mer dans un petit trou. « Tu n'y arriveras jamais, » observa S. Augustin. — « J'y arriverai, répliqua l'enfant, avant que vous soyez parvenu à comprendre le mystère de la Sainte Trinité. »

M. f., soumettons notre esprit à cet impénétrable mystère. « Quelle folie, proclamait S. Athanase, pour un homme qui ne se comprend pas lui-même, et qui est ignorant sur les moindres choses, de vouloir approfondir les secrets de Dieu et mesurer sa grandeur ! » Respectons les ténèbres sacrées qui environnent la Sainte Trinité. O Dieu, admettre ce mystère est un effet de notre piété ; le connaître pleinement, le voir à découvert sera le bonheur de notre éternité : *credere pietas, nosse æterna felicitas*. (S. Bernard).

2. Nous devons ensuite à la Sainte Trinité *l'hommage de notre cœur*. Supposons un homme que plusieurs grands personnages, par une affection pleinement désintéressée, auraient comblé de faveurs. Si cet homme n'avait aucun égard pour eux, ou s'il ne pensait à eux qu'avec froideur, insouciance, ne serait-ce pas là une étrange irrévérence ? Or, bien plus répréhensible est le chrétien qui pour les trois Personnes divines n'a pas de vifs sentiments d'amour et de reconnaissance. Le Père l'a aimé jusqu'à lui donner son Fils unique ; le Fils jusqu'à se livrer à la mort pour lui ; le Saint-Esprit jusqu'à le gratifier du don le plus précieux, la grâce.

Avouons-le, m .f., si le mystère de la Sainte Trinité nous semble peu intéressant, si nous croyons que nos devoirs à cet égard se bornent à croire un Dieu en trois personnes, c'est que cette foi elle-même est assez superficielle. « Il n'y a qu'un seul grand bien dans le monde, un seul bien à qui il nous soit permis de nous attacher : c'est Dieu en trois personnes. Toute autre chose nous est bien donnée pour notre usage ; mais il n'y a que cette adorable Trinité qui doive posséder notre cœur. » (S. Augustin).

Donc, remercions chacune des Personnes de la Sainte Trinité des bienfaits qu'elles nous ont accordés. Invoquons-les souvent. Invoquons-les pieusement lorsque, par exemple, nous faisons le signe de la croix.

Heureux ceux qui honorent la Sainte Trinité en lui offrant l'hommage de leur esprit et de leur cœur !... O doux noms du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, comme vous reposez le cœur du chrétien ! comme vous faites nager son esprit dans l'espérance ! comme son âme vous goûte avec bonheur et vous savoure avec délices ! Que de grâces il mérite pendant sa vie et à sa mort ! La Sainte Trinité lui ouvre les portes du ciel.

LES SAINTS PATRONS

Saint Honoré, Patron des boulangers

(16 mai)

SA VIE ET LES EXEMPLES QU'ELLE NOUS OFFRE

Mes frères,

On est étonné, de prime abord, en voyant un évêque, S. Honoré, choisi comme patron par les boulangers. On cesse de l'être quand on lit sa vie et qu'on médite les leçons qu'elle offre à tous les chrétiens, mais particulièrement à ceux qui se sont placés sous son glorieux patronage.

I

S. Honoré naquit à Port, dans le diocèse d'Amiens, vers le milieu du VIIe siècle. Son père Aimeric était comte de Ponthieu et de Boulogne ; il dut donc recevoir une éducation conforme au rang élevé de ses parents et jouir dans sa jeunesse des avantages que procure la fortune. Il n'en abusa pas ; au contraire, les jeûnes, les veilles et la prière étaient toutes ses délices. Il renonça aux honneurs de ce monde, auxquels sa condition lui permettait d'aspirer, et résolut d'embrasser l'état ecclésiastique. L'évêque d'Amiens S. Béat voulut bien être son guide et son maître dans cette voie, et lorsqu'il mourut, notre jeune saint fut choisi pour le remplacer.

On raconte que lorsqu'on apprit cette élection, la nourrice de notre saint, qui était alors occupée à cuire le pain au château paternel, accueillit cette nouvelle par une complète incrédulité et s'écria qu'elle croirait plus volontiers que le fourgon ardent qu'elle tenait entre ses mains prendrait racine et se changerait en arbre. Joignant l'acte aux paroles, elle planta dans la cour le manche de sa pelle embrasée, qui se métamorphosa soudain en un mûrier qui, bientôt après, produisit des fleurs et des fruits, que l'on considéra comme un emblème prophétique des fruits de salut que devait produire l'épiscopat d'Honoré. — Il est plus que probable que c'est ce fourgon, cet instrument de boulangerie servant de matière à un prodige si extraordinaire, qui a déterminé les boulangers à prendre S. Honoré pour patron. A l'occasion de son élévation à l'épiscopat, leur pelle professionnelle avait été glorifiée ; ils voulurent à leur tour glorifier par un culte spécial celui à qui ils attribuaient ce prodige.

S. Honoré ne fut pas moins surpris que sa nourrice du choix dont il était l'objet. S'en estimant indigne, il se défendait d'accepter la mission qu'on lui imposait ; mais Dieu le rassura. Le jour de son sacre, toute l'assistance vit descendre sur sa tête un rayon divin et une huile mystérieuse, image du